

La langue : un système de représentation de l'expérience humaine

PR. RONALD LOWE

Dans la droite ligne de D. Sadek-Khalil qui a beaucoup oeuvré pour faire connaître en France la linguistique de G. Guillaume, les professionnels de la surdité ont bien compris l'intérêt que représente la théorie de la psychomécanique du langage dans la compréhension des mécanismes qui sous-tendent l'activité langagière. Selon le principe de "ce qui se conçoit bien s'énonce clairement", on ne peut expliquer ces mécanismes que si on les a soi-même intégrés, a fortiori lorsque l'on s'adresse à un enfant sourd. Fort de ce constat, Acfos organise depuis 6 ans maintenant des séminaires de psychomécanique du langage (voir p. 4), animés par le Pr R. Lowe, qui nous éclaire ici sur la véritable nature de la langue, système de *représentation* de l'expérience bien plus que simple moyen de communiquer.

LANGAGE ET COMMUNICATION

Si l'on reconnaît d'emblée l'importance du rôle que joue le langage dans le développement mental de l'enfant, dans l'intériorisation qu'il est appelé à faire des divers éléments de la culture dans laquelle il évolue et dans son intégration à la vie en société, la façon exacte dont il intervient sous chacun de ces processus n'est toutefois pas simple à déterminer et demeure encore largement à élucider.

L'évidence de ce rôle apparaît toutefois telle qu'on a eu tôt fait de considérer comme première et essentielle la fonction sociale du langage, et de surtout retenir de la langue, avec les conséquences que cette vision des choses entraîne en éducation, et davantage encore en rééducation, sa qualité d'*instrument de communication*.

Cette conception pour le moins simplificatrice de la langue demeure même largement répandue en linguistique, où l'on reconnaît dans la fonction de communication "*la fonction centrale (sinon spécifique) des langues naturelles humaines*"¹.

Inspirés par les modèles développés par les ingénieurs des télécommunications, certains linguistes ont cherché à définir à l'aide de divers schémas² explicatifs les conditions de réalisation de cette fonction communicative. Leurs travaux continuent à exercer encore à ce jour une influence marquée, au plan terminologique notamment, sur les recherches les plus diverses en linguistique et en didactique. Vue à travers le prisme d'une linguistique abordant l'étude du langage humain dans une perspective résolument positiviste, la langue, appauvrie de tout ce qui fait d'elle une réalité proprement humaine - les animaux et les automates ont un langage mais n'ont pas de langue - est réduite à un code où sont stockés les éléments parmi lesquels est éventuellement

appelé à puiser un *émetteur-destinateur-encodeur* en vue de transmettre un message à un *récepteur-destinataire-décodeur*.

Pour distinguer l'humain du lecteur optique transmettant à une caisse enregistreuse informatisée l'information stockée dans le code-barres imprimé sur l'emballage d'un article et permettant son identification et l'affichage de son prix, on fera intervenir l'intentionnalité. Pour le distinguer de l'animal, on fera observer que le code utilisé par ce dernier n'est pas constitué de phonèmes combinables en syllabes associées à des signifiés.

Mais est-ce bien en cela que se distingue ultimement le langage des humains du langage des animaux et des automates ?

REPRÉSENTER POUR EXPRIMER

Il ne s'agira pas ici de remettre en cause, tant il est évident, le fait que la langue est un instrument de communication, mais plutôt de montrer, à la lumière de quelques réflexions proposées par le linguiste Gustave Guillaume sur le sujet, que la langue non seulement n'est pas que cela, mais encore qu'elle n'est pas cela *d'abord et avant tout*, et que pour qu'elle puisse devenir l'instrument de communication utile et efficace qu'on la sait être, la langue doit être en tout premier lieu un *instrument de représentation* de l'expérience humaine.

Car nous ne pouvons linguistiquement *exprimer* et *communiquer* à autrui que les seules réalités que nous savons préalablement nous *représenter* linguistiquement. À travers l'apprentissage qu'il fait de la langue, c'est un univers de représentations que l'enfant construit dans sa pensée, à partir non pas de ses rap-

ports sociaux intermittents mais de son rapport constant au monde, univers de représentations grâce auquel il pourra, le moment venu, s'exprimer et communiquer. Préséance de la représentation sur l'expression que font admirablement ressortir les extraits qui suivent, tirés d'un essai de Gustave Guillaume³ :

"Le langage est un fait social. On n'en saurait douter : c'est évident. Quel moyen meilleur que le langage des hommes qu'assemble durablement leur proximité dans l'espace pourraient-ils avoir, par la communication d'idées et de sentiments de toutes sortes qu'il permet, d'échapper à leur individuelle solitude et de resserrer, en l'étendant du matériel au spirituel, le lien de fait qui les unit ? Mais le langage - sous sa forme humaine de discours adossé à une langue - n'est-il que cela ? Et n'est-ce pas le diminuer et en méconnaître l'essence que de n'y voir qu'un certain mode optimum du rapport mutuel des hommes ? Est-ce bien là, dans ce rapport intermittent, que le langage se crée, prend forme ? Il paraîtra à première vue paradoxal de poser la question. Il le faut cependant pour peu que l'on ne se résigne pas à prendre le très visible pour le très vrai. Le langage intervient utilement, à la condition que ses signifiants (idée + signe ajusté) leur soient communs, entre des hommes ayant à se dire des choses qui ont trait non pas expressément à leur rapport dans la société à laquelle ils appartiennent, mais à un rapport d'une toute autre espèce qui est celui de tous et de chacun à l'univers, lieu de leur existence. C'est, le fond des choses atteint, de ce rapport seulement, substrat de tous les autres, y compris le rapport social direct, que les hommes peuvent s'entretenir. Il n'est pas entre eux d'autre sujet possible..."

Le lieu commun que la langue et le langage sont des faits sociaux est l'une des vues simplistes insuffisamment discutées qui ont le plus nui au progrès de la linguistique structurale, en concentrant l'attention des chercheurs sur le rapport Homme/Homme, auquel la structure de la langue doit peu, et en la détournant du rapport Univers/Homme, auquel elle doit sinon tout, du moins presque tout – ce qu'elle doit au rapport Homme/Homme s'intégrant, du reste, au rapport Univers/Homme dont la langue, univers-regardant, par définition, ne sort pas..."

Reconnaître dans la langue le fait social qu'elle est par l'emploi que les hommes en font comme moyen d'extériorisation et de communication de leurs pensées et de leurs sentiments et n'y voir pas le fait humain, essentiel et extra-social, qu'elle est dans l'homme non pas parlant, mais silencieusement pensant, occupé non pas de sa relation intermittente avec ses semblables, mais de son rapport incessant avec l'univers, c'est se retirer toute possibilité d'en concevoir, et, la concevant, d'en discerner la structure, issue tout entière, ce dont la lin-

guistique structurale doit se pénétrer, non pas de la rencontre de l'homme avec l'homme, mais de l'éternel face-à-face de l'homme et de l'univers et des conditions spécifiquement humaines de leur affrontement, dont la langue est, en quelque sorte, par sa structure, le miroir".

LA LANGUE : UN SYSTÈME DE DICIBILITÉ

L'univers expérientiel humain est constitué de réalités qui toutes se présentent non seulement uniques au regard de la pensée mais par ailleurs constamment changeantes. "Il n'y a de constant dans l'univers, disait Richard Wagner, que le changement".

De par sa vastitude, son excessive singularité, son incohérente diversité, sa continuelle mouvance, bref en raison de son inhérente **turbulence** - le mot est de Guillaume - l'univers expérientiel humain est **indicible** en soi et, conséquemment, inexprimable, incommunicable. On ne trouve pas en effet dans l'univers deux êtres, deux réalités qui soient identiques sous tous les rapports et aucun événement n'est susceptible de s'y répéter identique à lui-même. Et c'est en vue de satisfaire à son besoin d'expression que la pensée humaine, confrontée à cet univers expérientiel par nature indicible, a créé le langage, appelé dès lors à devenir en tout premier lieu un instrument - plus exactement un système - de dicibilité. Chacun des signifiés présents dans la langue, qu'il soit de nature lexicale ou grammaticale, a en effet pour fin de résoudre un problème particulier, posé par la turbulence de l'univers expérientiel à une pensée en quête de moyens visant à satisfaire, de plus en plus et de mieux en mieux, à son besoin d'expression.

Ce n'est donc que dans la mesure où la pensée parvient à se donner une représentation des réalités innombrables qui composent cet univers expérientiel qu'elle rend ce dernier dicible et exprimable, sous forme de représentations - ou signifiés - associées à des signes, oraux puis scripturaux.

LES MOTS : DES RÉDUCTEURS DE TURBULENCE

L'expérience "arbre", à titre d'exemple, est vaste, d'une grande et incohérente diversité. D'une part, les êtres que recouvre cette expérience se distinguent sous un nombre infini de rapports des autres êtres de l'univers expérientiel. D'autre part, ils se distinguent entre eux sous un nombre également infini de rapports : infinité de troncs et de branches d'essences diverses, n'ayant en commun ni la forme, ni la taille, ni la teinte, ni l'âge, ni le lieu de croissance, etc. À quoi il convient enfin d'ajouter que chacun de ces êtres, considéré individuellement, se présente d'instant en instant différent de lui-même, comme c'est le cas, du reste, de tout ce qui fait partie

de l'univers expérientiel humain. L'expérience "arbre" ne peut dans ces conditions être dite, exprimée telle qu'elle se présente à nos facultés de perception en raison de son inhérente singularité. Tenter de construire la langue dans de telles conditions équivaldrait en effet à devoir inventer une désignation différente pour chacun des êtres que recouvre le fragment expérientiel "arbre" et il en serait de même pour l'intégralité des réalités qui composent le vaste univers expérientiel humain. La langue serait alors constituée d'une infinité de noms propres et ne serait chargée d'exprimer que les différences opposant sous toutes sortes de rapports ces mêmes réalités.

Pour que devienne dicible l'infinie singularité de l'expérience "arbre", il aura fallu à la pensée constructrice du langage instituer le concept, la **représentation linguistique** "arbre". Il lui aura fallu à cet effet, d'une part, opposer, par dissimilation de leurs caractéristiques propres, les réalités que recouvre cette expérience à toutes celles dont la nature est différente et qui tissent avec elles la trame de l'univers expérientiel. Opération de discernement que la pensée accomplit par recours à une opération de **particularisation**, orientée en direction du singulier. Il lui aura fallu, d'autre part, parvenir à regrouper, à voir réunies en pensée la diversité des réalités que recouvre cette expérience sous un même "lieu commun", par réduction de leurs caractéristiques individuelles à un petit ensemble de traits communément partagés. C'est là l'œuvre d'une opération de **généralisation**, inversement orientée en direction de l'universel et opérant essentiellement par soustraction, ne se trouvant en effet retenues dans tout concept que les seules impressions perçues comme communes à l'ensemble des réalités que celui-ci a pour fin de désigner.

C'est par le recours répété à ces deux opérations de pensée fondamentales que se sont formés les signifiés des mots de la langue. Ce à quoi tout signifié est redevable d'être à la fois rassembleur, au terme de la généralisation qui détermine l'étendue de son champ d'application, et discriminant, sous l'effet de la particularisation dont il est l'aboutissant. Ces deux mêmes opérations de pensée ont été appelées à intervenir à tous les niveaux de la construction historique des langues, et elles sont constamment sollicitées dans le processus d'acquisition de la langue par l'enfant. C'est à travers leur constante mise en œuvre que l'enfant construit progressivement dans sa pensée le système de la langue, qu'il édifie cet instrument dont la fin première sera de lui permettre de **se représenter à lui-même** l'univers expérientiel dans lequel il évolue, condition qui doit être préalablement satisfaite pour qu'il puisse être en mesure par la suite de communiquer à ses semblables ses pensées les plus singulières.

La langue est à ce titre, selon l'expression de Guillaume, un **univers regardant**. C'est à travers elle que

l'être humain voit mentalement son univers expérientiel. Elle est, par l'originalité de sa structure et des multiples possibilités de représentation qui en émanent, un **savoir-voir** permanent, tout entier présent à chaque instant dans la pensée du locuteur, qu'il y ait ou non recours pour s'exprimer. De sorte que dire à autrui, lorsque l'occasion s'en présente, le contenu d'une pensée particulière, c'est, pour le locuteur, lui **faire voir** sous forme de mots et de phrases le résultat d'une série d'actes de représentation grâce auxquels il sera parvenu à analyser, en vue de l'exprimer, un certain vécu expérientiel. Tout comme on ne peut faire voir à autrui que les réalités que l'on voit soi-même préalablement, on ne peut exprimer linguistiquement que ce que l'on sait en premier lieu se représenter mentalement à soi-même.

Les milliers de signifiés, lexicaux aussi bien que grammaticaux, que la langue enclôt, qu'ils s'y présentent sous la forme de mots de structure simple ou complexe, de préfixes ou de suffixes, constituent tous des **réducteurs** de turbulence. Ce sont, au dire de Guillaume, des **collecteurs**, des **réducteurs**, des **condenseurs** d'impressions, ayant pour effet, à travers la multitude et la diversité des représentations qu'ils proposent de l'univers expérientiel humain, d'en **stabiliser** la fluence au regard de la pensée, le rendant ainsi **saisissable** et dicible. C'est au titre de système de représentation de l'expérience que toute langue est appelée à satisfaire aux besoins d'expression de la pensée à travers les solutions originales qu'elle apporte à cette fin par sa structure et par son contenu.

DE L'EXPÉRIMENTÉ AU REPRÉSENTÉ

L'importance du rôle que joue la représentation dans la communication linguistique se révèle dès qu'on se soucie de comprendre les conditions dans lesquelles opère la pensée du sujet parlant lorsqu'il s'engage dans un acte de langage. Attitude qui n'est pas la plus répandue en linguistique, mais qui domine largement la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume. Les représentations qui forment le contenu de la langue ne sont pas un simple calque de l'univers expérientiel. Toute **re-présentation** linguistique suppose en effet une distanciation de l'expérienté plus ou moins grande. Le concept de "chien", considéré au plan de la langue, n'évoque aucune race canine particulière - et ne mord pas -, bien qu'il soit apte à travers les impressions qui s'y trouvent condensées à les anticiper toutes. Ce qui tient au fait que toute langue se construit historiquement et s'acquiert par visée généralisante, sa raison d'être étant de pourvoir la pensée de moyens de représentation et d'expression préconstruits, auxquels peut en tout temps recourir le locuteur.

Une même réalité, côté expérientiel, peut par ailleurs faire l'objet dans certains cas de représentations lin-

guistiques différentes. C'est ce qui a lieu notamment lorsque, plutôt que d'évoquer "les feuilles" d'un arbre, on préfère parler de "son feuillage". Le pluriel grammatical dans le premier cas propose une représentation *discontinue* de la réalité évoquée, alors que le suffixe "-age" et le singulier grammatical dans le second cas en propose une représentation *continue*. Des substantifs tels que "course", "rêve", et "emprunt" évoquent des activités identiques à celles qu'évoquent les verbes "courir", "rêver" et "emprunter". Mais alors que ces activités font l'objet dans le premier cas d'une représentation exclusivement spatiale, ce qui les rend nombrables ("courses", "rêves", "emprunts"), elles font l'objet dans le second cas d'une représentation temporelle et ne sont plus nombrables (seules étant nombrables dans ce cas les personnes impliquées dans ces activités). L'hypothèse exprimée à travers l'emploi de l'indicatif dans: "*Supposons qu'il en est capable!*", est représentée comme fondée. Elle est représentée comme gratuite à travers l'emploi du subjonctif dans: "*Supposons qu'il en soit capable!*".

Si, dans le plan verbal, le passé simple et l'imparfait sont tous deux aptes à *exprimer* en français un événement situé dans le passé, ils ne le font toutefois pas de la même manière parce que la durée de l'événement évoqué n'est pas *représentée* de la même façon. Ainsi, dans la phrase: "*Elle monta l'escalier*", le passé simple propose l'image d'un événement dont le déroulement est intégralement reconstitué, depuis son premier jusqu'à son dernier instant, dans une époque pourtant révolue. La personne y est en effet vue gravir un escalier de la première à la dernière marche. Le déroulement entier de l'événement étant dans ce cas représenté dans le cadre d'un unique instant de pensée, l'effet produit au résultat est celui d'un événement se déroulant à cadence rapide. Ce qui confère à ce temps verbal une valeur dynamique.

En revanche, dans: "*Elle montait l'escalier*", l'imparfait suggère l'image d'un événement dont la durée est représentée *suspendue* dans son cours, suspension à la faveur de laquelle l'entier de la durée apparaît partagée en une partie vue accomplie (les marches déjà gravies) et une partie vue non accomplie (les marches encore à gravir).

Du fait qu'il suspend l'événement sur un des instants constitutifs de sa durée, l'imparfait produit l'impression d'un événement se déroulant à cadence normale ou lente. L'effet d'expectative indissociablement lié à l'imparfait du fait qu'il laisse la partie non réalisée de l'événement en *perspective de continuation* dans le temps permet dans d'autres contextes l'expression de nuances stylistiques telle celle que l'on peut apercevoir à travers les deux exemples qui suivent: "*Quelques instants plus tard, le bateau sombra*". / "*Quelques instants plus tard, le bateau sombrait*". L'emploi du passé simple,

Voir également l'ouvrage de R. Lowe "**Introduction à la psychomécanique du langage. Vol. 1**" paru en 2007 aux Presses Universitaires de Laval et présenté dans le N°24 de *Connaissances Surdités*.

Vous pouvez retrouver cet article sur notre site Internet www.acfos.org dans notre rubrique "Se documenter" → "Livres".

dans le premier cas, évoque, sans plus, le naufrage d'un bateau dans l'époque passée. L'emploi de l'imparfait, dans le second cas, laisse la pensée en suspens, invitant à considérer, outre le naufrage lui-même, son prolongement à travers les conséquences tragiques qu'il entraîne. Il en va ainsi de tous les temps et modes verbaux du français. Chacun est porteur d'une représentation qui lui est propre, offrant au locuteur diverses façons de se représenter la durée d'un événement dans le temps.

L'enfant qui entend les emplois de ces formes verbales reconstruit inconsciemment les représentations qui leur correspondent dans la langue. Celui qui ne les entend pas doit, pour en comprendre la valeur, compter sur l'aide d'une orthophoniste, qui les lui expliquera selon la compréhension qu'elle sera parvenue à s'en donner. Car savoir parler une langue, même avec la plus grande correction, est une chose. Savoir en expliquer le fonctionnement avec rigueur et cohérence en est une toute autre.

L'HUMAIN ET LE SOCIAL DANS LE LANGAGE

La langue est un univers de représentations, né de la confrontation de la pensée humaine et de l'univers expérientiel humain. Ce qui fait de l'être humain, aux yeux de Guillaume, un être d'exception parmi les êtres pensants, c'est qu'il est le seul à se savoir appartenir à l'univers au sein duquel il vit, univers dont il ne peut par ailleurs s'évader. C'est en opposant aux forces interactives de l'univers, lieu physique de son existence, un univers exclusivement mental de représentations - celui de la langue - dont il est le lieu d'existence, que l'être humain a progressivement au cours des âges conquis son autonomie relativement à l'univers :

"Il faut voir dans cette différence qui fait de l'homme un être d'exception parmi les êtres pensants la conséquence d'une mensuration, en lui seul existante, du rapport d'indépendance de l'être pensant à l'univers au sein duquel il vit et où, pour autant qu'il pense, il se sait être. Immensurable en pensée animale, ce rapport d'indépendance fait l'objet en pensée humaine d'une mensurabilité qui, par la mesure qu'elle suscite de ce rapport et sa finesse aux différents âges de l'humanité, conditionne, en position de substrat, la singularité et la puissance de la pensée humaine. Cette mesure qui est

celle, en perpétuelle variation, de l'autonomie de la personne humaine relativement à l'univers, dont par ses seules forces elle affronte les forces, est le grand fait d'ordre spirituel auquel l'homme pensant doit être dans l'univers, lieu de son existence, ce qu'il y est et y devient, - celui aussi duquel il tient la définition et la possession de l'univers-idée regardant qu'est en lui la langue, univers-idée dont il est, lui, le lieu d'existence. Le contraste basal est celui, inversif, d'un univers physique, lieu d'existence de l'homme, et de l'homme, lieu d'existence d'un univers psychique (aphysique) antagoniste⁴.

Ce qui se transmet de génération en génération à travers la langue s'avère ainsi être bien plus qu'un simple outil de communication. Ce qui est transmis à travers elle, c'est, si l'on va au fond des choses, une façon originale d'appréhender l'univers expérientiel humain, une manière propre à chaque langue de résoudre les nombreux problèmes que pose à la pensée en quête de moyens d'expression son inévitable et constant face-à-face avec l'univers expérientiel, affrontement au sein duquel elle a su au cours de millénaires opposer à l'indicibilité de cet univers sa puissance de représentation, créatrice de moyens d'expression.

À travers son désir insatiable de connaître le nom des choses et des êtres, la pensée de l'enfant apprenant à construire en elle la langue **se construit elle-même** à travers la langue. Ce que l'enfant apprend à construire en lui à travers l'acquisition de la langue, ce n'est pas d'emblée son rapport social à l'autre, mais son rapport au monde, inclusif du reste de son rapport à autrui.

Ce n'est donc pas directement à partir de l'expérimenté, de son vécu expérientiel que s'exprime l'être humain mais à partir des représentations qu'il est parvenu à s'en donner à travers la langue. Ce qui le distingue fondamentalement de l'animal qui, lui, s'exprime directement à partir de l'expérimenté, sans la médiation du représenté. L'interjection est tout ce qu'il subsiste dans le langage humain d'un état primitif qui le rapprocherait des conditions d'existence du langage animal. ❖

Pr. Ronald LOWE, Linguiste, Directeur du fonds G. Guillaume, Université Laval, Québec (Canada)

1. Georges Mounin, *Clefs pour la linguistique*, Paris, Seghers, 1971 / 1987, p. 35.
2. Celui que propose notamment Roman Jakobson dans ses *Essais de linguistique générale*, Paris, Éd. de Minuit, 1963 (trad.) / 1978 / 2003, p. 213-22, demeure encore le plus souvent cité.
3. Essai rédigé au début des années 1950 et publié en 2004 sous l'intitulé : *Prologomènes à la linguistique structurale II : Discussion et continuation psychomécanique de la théorie saussurienne de la diachronie et de la synchronie*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2004, pp. 383-385.
4. *Prologomènes à la linguistique structurale I, Essais et mémoires de Gustave Guillaume*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2003, p. 127.

Naissance au pays du langage

Marie Bachelet & Agnès Pascal

Editions Solal, septembre 2008

3 tomes, 70 €

www.editions-solal.fr



Laissons aux auteurs la présentation de ce livre : “ *Depuis quelques années, le dépistage néonatal de la surdité* tend à se généraliser et soulève plusieurs questions par rapport à la prise en charge qui peut être proposée aux très jeunes enfants déficients auditifs : Que pouvons-nous proposer à ces enfants et à leurs familles ? Quelle prise en charge ? Quand la commencer ? Quel suivi proposer ? Pour quel degré de surdité ? Ce sont des questions qui ont motivé la création du matériel “Naissance au pays du langage”, destiné aux orthophonistes. Celui-ci s’appuie sur les éléments théoriques du développement de l’enfant normo-entendant et de l’enfant déficient auditif pour ensuite proposer un bilan qualitatif et des activités adaptées. En repérant les étapes-clés du développement à travers les items du bilan, l’orthophoniste pourra adapter les sollicitations à apporter à l’enfant et mener un accompagnement parental et extra-parental approprié. La prise en charge très précoce de l’enfant déficient auditif est un domaine en constante évolution, ainsi “Naissance au pays du langage” est un outil permettant de mettre à jour toutes les compétences existantes ou à venir de l’enfant afin de proposer une intervention orthophonique la plus écologique au travers d’un processus dynamique* ”.

Le titre est “alléchant” et d’actualité, l’ouvrage se compose de 3 fascicules. Le premier recueil comprend :

- ♦ Une partie théorique où sont exposés le programme de prévention concernant le dépistage néonatal et des rappels théoriques sur le développement du langage.

- ♦ Une partie pratique où sont présentées 3 études de cas succinctes. Les deux autres fascicules comprennent :

- ♦ La proposition d’évaluation qui reprend de nombreux items du Brunet-Lézine (un test d’évaluation du développement psychomoteur), test étalonné dont on peut se demander s’il est intéressant que des orthophonistes en passent quelques items seulement. Même si le regard de l’orthophoniste se doit d’être ouvert au développement global de l’enfant, il peut être problématique d’emprunter une partie des éléments d’épreuves qui seront peut-être utilisées par un psychomotricien ou un psychologue en situation de test précis et complet. Cette proposition d’évaluation s’appuie, entre autre, sur le matériel DIALOGORIS d’Antheunis P. et Ercolane-Bertrand F. et Roy, bien connus des orthophonistes concernés par la petite enfance.

- ♦ Le livre d’activités, très coloré, qui reprend avant tout des comptines et des activités classiques en éducation précoce. Ainsi, 2 pages A4 sont consacrées à expliquer que l’orthophoniste peut jouer à cache-cache avec l’enfant ou qu’il peut faire rouler la balle vite ou lentement. L’effort d’avoir classé ces activités par niveau d’âge, en expliquant la pertinence de ce type d’activité est pourtant intéressant. Cette partie du livre d’activités pourrait sans doute parler à certains parents ou, il me semble, à des étudiants, mais pas forcément à des professionnels spécialisés en surdité. ❖

Brigitte GÉVAUDAN, Orthophoniste

* Voir aussi le hors-série N°2 de *Connaissances Surdités*, les Actes du colloque Acfos 5 “J+2, dépistage systématique de la surdité. Changer les pratiques” (20€), ainsi que les textes des journées d’études Acfos de 2006 “Diagnostic très précoces des surdités : quelles réponses apporter”, parus dans les numéros 15 à 18 de *Connaissances Surdités*.